AMES FRANÇAISES

EPISODE HEROIQUE EN TROIS TABLEAUX

Par AIMÉ PLAMONDON



Des ateliers typographiques de l'Action Sociale Limitée, Québec.

AMES FRANÇAISES

AIMÉ PLAMONDON

Ames Françaises

ÉPISODE HÉROÏQUE EN TROIS TABLEAUX



Imp. L'Ation Sociale Ltée, Québec

A

M. L'ABBÉ CAMILLE ROY,

SON ANCIEN ÉLÈVE,

SON AMI RESPECTUEUX,

A. P.

Maufils, le 16 septembre 1916.

M. Aimé Plamondon, N. P.,
Québec.

Mon cher notaire,

Vous voulez que le premier confident du projet que vous réalisez aujourd'hui présente Ames Françaises *au public. Je ne sais rien vous refuser et c'est ce qui expliquera à plusieurs qu'un inconnu se mette en frais de vous faire connaître.*

Mais vous avez le titre, vous avez le thème et vous avez une bonne partie des qualités qu'il faut pour qu'un auteur soit reçu avec faveur.

Ames Françaises, *en effet, chez nous, et actuellement surtout, c'est un titre au meilleur accueil.*

Et puis, ce que vous offrez au public, ce n'est pas une grande pièce à thèse, ce n'est pas une tragédie sombre et emmêlée, ce n'est pas une comédie légère non plus. J'ai envie de dire que c'est mieux que cela : un peu de tout et rien de médiocre, de bonnes idées, de beaux tableaux, des vers faciles et de la prose meilleure encore, de l'héroïsme tout plein, de l'amitié, du pittoresque, de la ferveur, de l'enthousiasme, des sentiments chrétiens et d'excellent patriotisme ; tout cela animé d'un souffle de jeunesse qui vous fera aimer et peut-être gâter.

Ames Françaises, *c'est comme l'avant-goût d'un chef-d'œuvre.*

Prenez conscience des inexpériences qui se seront gliss *dans votre travail, décidez d'y remédier* la prochaine fois; *p* *fitez de la critique bienveillante et faites fi de l'autre ; l'au* *c'est du poison.*

Je vous souhaite tout le succès que vous méritez, toute *persévérance dont vous avez besoin, et je prie le bon Dieu* *bénir votre plume, une plume catholique et canadienne-françai*

Croyez toujours, mon cher notaire, à mon plus cordial *vouement.*

FERNAND SAINT-JACQUES.

AMES FRANÇAISES

PERSONNAGES

Le Capitaine Jacques VAUDREUIL. .	MM. O. GODBOUT
Le Commandant René de GRANDMONT	J.-E. DION
L'ETRANGER	J. BENOIT
Le Général de CASTELNAU	A. DROLET
Le Lieutenant Raymond DE LA FERLANDIÈRE	D. BILODEAU
Le Lieutenant GUERCHARD	R. FRÉMONT
Le DIRECTEUR de l'Hôpital	A. RENAUD
Le COLONEL	C. LARICHELIÈRE
Un SERGENT.	R. BÉLANGER
Le Sergent LE BRETON.	A. BÉDARD
Le VAGUEMESTRE.	L. BILODEAU
Le BOCHE	W. ZISKA
Le SOLDAT FRANÇAIS.	J. DUSSAULT
Le BELGE	G. GINGRAS
L'ANGLAIS	A. FRASER
Le CANADIEN.	P. DEMERS

Soldats, blessés, sentinelles, etc., etc.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Québec, le . . . . 191 , par l'*Union Dramatique de Québec*.

Au troisième tableau

" LE DÉFILÉ "

(Revue en vers)

Personnages

L'AUTEUR
LE BOCHE
LE PETIT SOLDAT FRANÇAIS
LE BELGE
L'ANGLAIS
LE CANADIEN

L'action se passe à Québec et " quelque part " en France.

AMES FRANÇAISES

PREMIER TABLEAU

Le cabinet de travail de Jacques Vaudreuil, avocat à Québec. Ameublement de cabinet de travail,—bibliothèque.

SCENE I

JACQUES, UN RICHE INCONNU.

L'INCONNU. — Monsieur, je veux être bref. C'est moi qui vous ai écrit, l'autre jour, pour vous demander de prendre la défense de ce pauvre Leverrier aux prochaines assises. Ce garçon est innocent. Je vous en fournirai des preuves que votre talent saura rendre évidentes. Le vrai coupable ne sera jamais connu. Mais cet innocent sera libéré. L'affaire fera du bruit, mon ami. Elle vous poussera. Quant au prix, le vôtre sera le mien. C'est la gloire et la fortune que je vous apporte. Ça vous va, c'est dit ?

JACQUES (*après l'avoir écouté attentivement, d'une voix qui tremble un peu malgré ses efforts*). — Non, cher Monsieur; quelque bizarre que la chose va vous paraître, ça ne me va pas. Je dois refuser cette fortune et cette gloire que vous m'apportez si généreusement. C'est dur, certes, mais il le faut. Je viens d'accepter une autre cause qui me réclame tout entier sans retard.

L'INCONNU (*sursautant*). — Comment! Vous refusez ma cause pour en prendre une autre ? Je voudrais bien savoir quelle peut être cette merveilleuse affaire.

JACQUES.— C'est la cause de la France, Monsieur. Je pars dans huit jours pour la guerre.

L'Inconnu. — Quoi! vous allez vous battre en Europe Et vous appelez cela une cause? Mais vous n'êtes pa Français, vous ?

Jacques. — Je suis Canadien-français, Monsieur. E temps de paix, c'est différent, mais dès que la France es menacée, cela devient tout à fait la même chose.

L'Inconnu. — Oh ! mais vous êtes sentimental, mon ami

Jacques. — Non, Monsieur, mais "*je me souviens*".

L'Inconnu (*se levant, sa conviction faite que Jacques n' jamais été, n'est pas et ne sera jamais un homme d'affaires*).— Bien, alors, c'est votre dernier mot ?

Jacques (*se levant à son tour*). — Oui, Monsieur. Il n me reste plus qu'à vous remercier de tout cœur pour l'in térêt que vous m'avez témoigné. Je ne l'oublierai jamais soyez-en persuadé. (*Lui tendant la main.*) Adieu, Mon sieur. (*Avec un sourire un peu forcé.*) Vous trouvere sans peine un bien meilleur avocat.

L'Inconnu (*lui rendant sa poignée de main*). — Au revoir mon ami. J'aurais aimé à vous lancer. Vous ne voule pas. A votre aise. Sans rancune, vous savez. (*Mar chant vers la porte.*) Et bon succès dans votre cause là bas.

Jacques (*le reconduisant*).—Nous nous battrons. Dieu seul vaincra. Adieu. (*Exit l'inconnu.*)

SCÈNE II

Jacques seul

Il revient lentement vers sa table de travail, l'air triste e un peu las, et se laisse tomber dans son fauteuil. Un lon instant, il est tout à ses pensées.

JACQUES. — C'était la gloire ! C'était la fortune ! et je les ai renvoyées. Reviendront-elles jamais ? (*Minute d'émotion. Soudain il se redresse. Son visage se raffermit. Il est de nouveau et pour toujours irrémédiablement résolu. Il se lève brusquement et se met à marcher.*) Adieu Gloire ! Adieu Fortune ! Viens, ô Devoir ! C'est toi que j'aime !... C'est toi que je suivrai. Le sang des Vaudreuil est un sang trop français pour que je ne doive pas retourner en France afin de montrer aux ancêtres que ce sang n'a rien perdu de sa noblesse et de sa fierté en fécondant la terre canadienne. Mais c'est bien dur ! Ma pauvre Henriette ! Ma petite Yvonne ! Ce que cela va m'arracher le cœur de les quitter, et peut-être pour toujours !

N'importe, il faut que j'aille où je dois. J'ai bien prié, bien réfléchi, et tout me dit que c'est le devoir. J'irai donc au devoir simplement, sans murmurer, comme on doit toujours y aller.

Il se lève, marche vers un grand crucifix d'ivoire suspendu au mur de son cabinet, et les mains jointes, debout, la tête penchée, dans l'attitude de la prière :

Mon Dieu, je vous offre une dernière fois mon sacrifice pour le salut de la France et pour la conversion de mon très cher ami René de Grandmont.

Ayez pitié de ces deux grandes âmes, ô Jésus, et ne permettez pas qu'elles demeurent plus longtemps éloignées de Vous. (*On frappe à la porte.*)

JACQUES — C'est René. (*Il se remet vivement et va ouvrir à René qui entre. — Chaleureuse poignée de main.*)

SCÈNE DEUXIÈME

JACQUES, RENÉ

JACQUES (*conduisant René à un fauteuil*).—Comm vas-tu, mon cher René ?

RENÉ. — A merveille, mon ami.

JACQUES. — Je t'attendais avec impatience, René, quelque chose à t'apprendre.

RENÉ. — Comment, une grande nouvelle ? Rien triste, j'espère ?

JACQUES. — Oh ! non, René; non, rien de triste, pour du moins, je pense. Tu pars dans huit jours, n'est- pas ?

RENÉ. — Exactement.

JACQUES. — Eh bien! nous partirons ensemble, mon c René.

RENÉ. — Partir! Toi! partir avec moi pour la gue Mais pourquoi ?

JACQUES. — Pour Dieu et pour la France, mon a C'est toute ma raison. Ne la trouves-tu pas suffisante ?

RENÉ (*courant vers Jacques, lui saisissant les deux m et les lui serrant avec force*).—On a toujours raison de f quelque chose de grand, de sublime, de glorieux pou France! Ah! que ton geste est beau, Jacques, il en voquera d'autres, par centaines, par milliers. Comm est digne de la France! Ah! mon ami, mon frère, qu suis heureux, que je suis content!

JACQUES (*lui rendant son étreinte*). — Merci, mon merci! Oui! je veux aller revoir la France, je veux alle offrir mon bras, mon épée, mon sang, ma vie.

Je veux aller la défendre parce que je veux qu'elle

et qu'elle vive forte et glorieuse entre toutes les nations. Et cela, ce n'est pas parce qu'elle est la France tout court, mais bien parce qu'elle est la nation de Dieu, la fille aînée de son Eglise immortelle.

Si la France allait mourir, si elle était à jamais terrassée, une grande lumière s'éteindrait dans le monde, qui ne se rallumerait plus: lumière de Foi, lumière d'Amour, lumière de Science, lumière de Liberté!

La France, c'est un peu l'œil par lequel Dieu voit le monde avec son infinie compassion et sa divine miséricorde.

Que deviendrons-nous, pécheurs que nous sommes, si nous permettons qu'elle soit écrasée? Ah! il le faut, mon ami, il le faut de toute nécessité, que tous ceux qui veulent le salut du monde soient prêts à vivre et à mourir pour le salut de la France!

RENÉ (*ému et troublé*). — Je ne te comprends pas très bien, Jacques; mais comme je t'admire et comme je t'aime d'aimer tant la France!

JACQUES (*avec élan*). — Tu me comprendras, mon cher René, je le sens, je le devine, Dieu te fera bientôt ce bonheur. Tu le mérites bien, d'ailleurs, toi si noble, si généreux, si chevaleresque! L'heure s'en vient, l'heure est proche où la Providence, par un de ces miracles d'amour dont elle est coutumière, réunira tous les fils de France, dans une même communion à l'âme de la Patrie qui est à jamais chrétienne et catholique! Voilà que la grande âme française qui semblait un instant assoupie se dresse aujourd'hui vivante, frémissante. Elle appelle tous ses fils dans son sein pour les réunir dans une même foi, dans un même amour, dans une même gloire.

RENÉ. — Mais, mon cher Jacques, l'âme de la France, elle anime tous les Français, ceux qui ne croient plus comme

ceux qui croient encore. Faut-il donc prier, maintena pour être bon Français? Ne sois pas injuste, ami, env tant d'hommes qui aiment la France plus que tout. sois pas injuste envers ton vieux camarade qui t'aime tout son cœur.

JACQUES. — Ecoute, mon cher René, je te l'affirme, prière est le reflet le plus lumineux, le caractère le plus in façable de l'âme française. Rappelle-toi Tolbiac. C' ce jour-là que la prière est entrée pour jamais dans l'â française. Ce fut un fait unique. merveilleux dans l'h toire du monde, de voir ces rudes barbares lever les ma vers le ciel pour demander le triomphe des légions franq sur le point d'être anéanties. A la voix suppliante de Clo et de ses soldats, le ciel se laissa gagner tout de suite. triomphe suivit la prière, immédiat, décisif, inouï. Et ce moment, la prière entrait en reine dans l'âme françai Elle y est restée, elle y restera toujours. Quelques-u l'oublient ou croient l'oublier parce qu'ils n'ont pas su ap cevoir ce phénomène merveilleux, mais les temps sont arri où tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles po entendre vont voir et entendre ce qu'ils souhaitent dep si longtemps dans le mystère de leur cœur.

Le monde étonné et émerveillé va voir encore une f le geste de Dieu par les Francs; il va entendre de nouve monter vers le ciel, irrésistible, victorieuse, l'oraison l'âme française. Dans ta belle âme claire et honnête Gaulois, tu vas comprendre, René, tu vas t'agenouill avec moi, avec tous les autres et tu vas être heureux pl que tu ne l'as jamais été, tu vas te sentir plus français q tu n'as jamais rêvé de l'être!

RENÉ. — Je t admire, Jacques. Tu as des paroles émo vantes qui me troublent profondément, je l'avoue, et vo

se graver jusqu'aux profondeurs les plus intimes de mon âme. Elles me réjouissent, elles m'enivrent parce qu'elles me font voir combien tu aimes la France!

La France! La France! C'est si bon, si doux, si consolant de l'aimer!

Oui, chérissons-là de toute notre âme, et que toutes nos opinions philosophiques, nos disputes religieuses, nos querelles politiques soient écartées devant notre amour pour Elle.

Dans la vie et dans la mort, soyons tous et tout à Elle, rien qu'à Elle, toujours à Elle!

Si je ne partage pas ta foi, Jacques, je communie dans ton amour. Aimons la France, mon Jacques, aimons-nous! Qu'importe tout le reste?

JACQUES (*à part, priant*). — O mon Dieu, hâtez-vous d'agréer mon sacrifice, faites que le voile de ténèbres se dissipe autour de cette belle âme et qu'elle voie, Seigneur, votre lumière éternelle!

(*à René*)

—Chaque chose vient à son heure, non cher René. J'ai la certitude maintenant que bientôt tu retrouveras la Foi. Mais cette Foi, un instant égarée, oubliée, c'est en France que tu la retrouveras, sur la terre glorieuse où tu es né, où ont vécu, lutté et prié tes valeureux ancêtres, sur cette terre où nous allons retourner ensemble pour mourir, peut-être... tous les deux pour la cause sacrée de la Justice et de la Liberté. (*On frappe à la porte.*)

JACQUES (*changeant d'expression*). — Tiens, c'est ma femme qui nous appelle au salon. Pas un mot de ma résolution, elle l'ignore encore. Allons. (*Ils se regardent tous les deux un long instant, émus, les paupières humides,*

et tombent dans les bras l'un de l'autre pour une étreinte vir

ENSEMBLE. — Pour la France ! ! !

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

A L'HOPITAL MILITAIRE (en France)

La scène représente la salle de récréation des blessés dans hôpital militaire en France. Toutes les blessures : des amputés, des jambes estropiées, des fronts entourés de band tes Un piano. Divers jeux, tables de cartes.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, RENÉ, LES BLESSÉS

RENÉ (*Il a la tête entourée de bandelettes*). — Ainsi comptes retourner au front cette semaine, mon cher J ques. Que je t'envie! Dire que j'en ai encore pour une q zaine à jouer les malades ici. Toi parti, la vie ne me plus tenable.

JACQUES. — Allons, allons, René, sois raisonnable et t'énerve pas comme cela. Tu sais qu'il te faut beauc de calme. Tu vas guérir, tu verras, et bientôt nous serrerons la main au fond de la tranchée. Je m'en partir un peu triste, moi aussi, de te laisser ici. C'é si bon depuis le début de nous sentir pas bien loin l'un

l'autre et de pouvoir nous dire un bonjour de temps à autre entre deux séjours à la ligne de feu.

René. — Ah! Jacques, si le bon temps peut revenir!

Jacques. — Il reviendra, ami, sois tranquille, et avant longtemps. . . Mais il ne faut pas t'affliger ainsi, car ce serait retarder par ta faute l'arrivée de ce jour tant désiré.

René. — Ah! savoir que dès demain, tu seras là-bas, avec les autres, pour les aider à reconduire pas à pas, pouce par pouce, ces chiens hurleurs de Prussiens vers leurs vilains chenils et penser que je ne serai pas de la fête, que je ne pourrai pas d'ici longtemps encore peut-être aider à la grande, à la définitive libération de notre France, tu ne peux pas comprendre, Jacques, ce que cela me mine, ce que cela me tue, bien plus douloureusement, bien plus sûrement que leurs balles et leurs marmites.

Jacques.— Allons, René, je t'en prie, je te le demande, au nom de la France qui a besoin de tous ses enfants pour vaincre, calme-toi, calme-toi!

Vois comme les autres blessés savent tromper par des distractions agréables et reposantes l'ennui qui les torture eux aussi, tout autant que toi!

Ils regardent vers le groupe des blessés qui s'amusent au milieu de l'appartement.

Un Blessé (*il a une jambe amputée*). — Si l'on faisait un peu de musique, les amis, ne trouvez-vous pas que cela ferait diversion aux dames et aux échecs qui finissent pas devenir *abrutissants*, à la fin ?

Un autre Blessé (*il a un bras en écharpe*). — Excellente idée! J'en suis tout à fait! Qui va nous chanter une petite chanson ? Messieurs, je propose Guerchard. C'est bien le seul de nous auquel il ne manque rien. De plus, il possède une fort jolie voix que les Allemands n'ont pu lui

enlever malgré la marmite qu'ils lui ont lancée sur le
Allons, Guerchard, tu viens, n'est-ce pas ?

GUERCHARD. (*Il a la tête encore enveloppée de linges, il est à peu près rétabli*). — Mon Dieu, je crois bien qu la caisse de résonnance encore un peu fêlée, mais je ferai pas prier pour cela. Ça n'est pas dans mon na de me faire prier. (*Il se lève et va vers le piano qui e fond de la pièce.*)

(*Tout en s'installant*). — Si vous le permettez, camar je m'en vais essayer de vous dire une toute petite cho rien du tout, que j'ai ruminée l'autre jour... une a midi que je m'ennuyais plus fort que d'habitude en song aux braves compagnons qui nous attendent là-bas battant joyeusement. J'étais dans une fenêtre regar au loin vers les champs de bataille, et voici ce qui est m de mon cœur à ma pensée :

Il prélude et chante:

LA CHANSON DES BLESSÉS

I

Là-bas, dans les tranchées de Flandre,
Où l'on avait si froid, si faim,
Il était un joli refrain
Que l'on pouvait sans cesse entendre.
Chacun le disait de tout cœur
Au beau milieu de la bataille,
Dans le fracas de la mitraille,
C'était comme un écho vainqueur.

Refrain

Va, mon gars, c'est pour la patrie,
Brave la faim et le trépas.
Dans ton sang tu portes la vie
De la France qui ne meurt pas.

II

Nous, les blessés de sa querelle,
Notre espoir et notre désir,
C'est de renaître et de guérir
Pour retourner souffrir pour Elle.
De nos frères nous sommes jaloux,
Mon Dieu, rendez-nous à la France!
Nous voulons pour sa délivrance
Aller mourir encore un coup.

Refrain

Va, mon gars, c'est pour la Patrie,
Ils vont revenir les beaux jours,
Où tu pourras donner ta vie
A la France qui vit toujours!

Entre chaque refrain, les applaudissements des assistants éclatent, enthousiastes et admiratifs. On crie : Bravo! Bien, très bien! Encore! Encore! — *On le rappelle avec frénésie.*

GUERCHARD, — Vous en voulez encore. Allons, Messieurs, c'est pour vous servir. (*Il se met au piano et chante* "La Marche des Ames françaises." *Tous les assistants chantent à plein gosier le refrain avec lui.*)

LA MARCHE DES "AMES FRANÇAISES"

I

Y'en a qui maudissent la guerre.
Ce n'est pas drôle assurément.
Ça vous fich' des tas d'chos' par terre
Et ça n'donne aucun agrément.
Mais cependant moi je déclare
Que malgré tous ses embêtements,
Tout son tintamarre
Et son train barbare,
La guerre est bonne à nos enfants.
Acceptons ses durs labeurs,
Ils nous prépar' des jours meilleurs.
Lonla ! Lonlaire !
Lonlaire !
Lonla ! Dérida !
Apprenons de nos régiments
A répéter en fiers accents :
Lonla ! Lonlaire !
Lonlaire !
Lonla ! Déridéra !

Refrain

Quand la *Marseillaise*,
Ne vous déplaise,
Fouette les sangs d'nos soldats dans le combat,
L'en'mi lambin' pas,
Je n'vous dis qu'ça,
Devant le foudroyant éclat
D'l'Ame française !

II

Dans les premiers temps, ce fut rude,
On reculait l'jour et la nuit.
Les gars n'aimaient pas ct'habitude,
Plus d'un pleura dans son biscuit.
Mais quand enfin, Joffr' not' grand maître,
A crié : " Tout l'monde en avant ! "
    Chacun de renaître,
    Et d'courir au traître :
On s'étouffait au premier rang.
Et les braves soldats en chœur
Chantaient au comble du bonheur.
    Lonla ! Lonlaire !
        Lonlaire !
    Lonla ! Déridéra !
  Hardi ! Hardi ! les Français,
  Ecrasons les Boch' à jamais.
    Lonla ! Lonlaire !
        Lonlaire !
    Lonla ! Déridéra !

(*Au refrain.*)

Acclamations bruyantes et prolongées. On distribue au chanteur force poignées de mains.

Le commandant René de Grandmont s'élance vers le chanteur et lui serre rigoureusement la main avec émotion.

René. — Jeune homme, c'est bien, c'est beau ce que vous avez dit là. Vous méritez bien de servir la France. Vous retournerez là-bas avant moi, j'en suis sûr, et ce sera justice. Je vous le souhaite, car vous avez bien gagné ça.

Le lieutenant Guerchard.— —Vous êtes bien t
bon, mon commandant, je vous remercie beaucoup.
A ce moment un infirmier entre avec un paquet de lettre

SCÈNE DEUXIÈME

Les mêmes, le vaguemestre

Tous se lèvent et l'entourent en criant : Le courrier,
courrier! Pour moi! et moi! *Le vaguemestre fait sa dis*
bution à travers le fouillis de mains tendues et de visages
xieux aux traits tirés et amaigris.

Voix diverses. — Ah! c'est de maman! Chère fem
Tiens, mon père! Enfin, enfin la bonne surprise, c'est d'e

Puis peu à peu la salle se vide, les blessés se sauvent u
un avec la missive qu'on vient de leur remettre pour s'en a
dans un coin la lire, la relire pieusement et la couvrir long
ment de baisers et de larmes. René et Jacques sont re
un peu en arrière pendant la distribution, mais ils ont su
inquiets et anxieux, tous les gestes du vaguemestre. Celu
se tourne vers eux et leur tend à chacun une lettre.

Le Vaguemestre. — Faites excuse. mon commanda
mon capitaine. Les autres m'entouraient tellement et
bousculaient si fort que je ne vous avais pas aperç
(*Remettant une lettre à René*).—Voici pour vous, mon co
mandant, (*remettant une lettre à Jacques*) et voici p
vous, mon capitaine.

Et le soldat s'éloigne remportant son sac vide.

SCÈNE TROISIÈME

JACQUES, RENÉ

Les deux officiers restent seuls en scène.

RENÉ (*décachetant sa lettre*). — C'est de ma mère!

JACQUES (*ouvrant la sienne, troublé*). — Le timbre du Canada, l'écriture de ma chère femme!

Ils jettent un rapide coup d'œil sur leurs lettres respectives puis.

RENÉ (*la voix émue*).—Si tu veux, Jacques, nous lirons tout haut nos lettres... Cela nous fera double bonheur d'entendre le murmure d'amour de deux nobles cœurs qui battent pour nous dans des poitrines françaises. Ecoute, je vais te lire ce que m'écrit ma chère maman.

Il lit

Mon très cher enfant,

Du fond de son vieux château vide et désolé, c'est encore votre vieille maman qui vient vous dire son plus affectueux bonjour. Vous ne sauriez croire, mon cher René, combien vos lettres me causent de bonheur, quel délicieux parfum de vie et d'héroisme elles m'apportent du fond de vos tranchées.

Je suis bien, très bien, mon fils, et très heureuse aussi, puisqu'au nom de la France, vous m'avez commandé de l'être.

Je pense à vous nuit et jour, je prie sans cesse pour la Patrie et pour vous, et je m'endors en embrassant mon crucifix où j'ai fixé la boucle de cheveux que je vous ai prise,

le jour de votre départ, ô mon beau grand garçon j'aime tant!

Ah ! quelle jalousie affreuse serait la mienne si ce tait à la France que je vous ai cédé!

Revenez, revenez, mon fils! votre maman a tant be de vos baisers et de la consolation de votre tendresse.

Cependant si le bon Dieu veut absolument vous enl à mon amour pour aider au salut de la France, je le bén de le faire.

Je n'ai rien à lui offrir, mon René, qui soit moins ind de Lui, plus digne de votre père, plus digne de notre nom.

J'aurais trop honte de lui offrir ma vieillesse inu Une Grandmont ne se déshonore pas par ces faux sacrif

Je n'ai qu'une chose au monde qui vaille, et je l'offre bon Dieu pour la France! C'est toi, mon enfant, toi amour, toi ma vie!

Mais aussitôt, je lui demande qu'il t'épargne, qu'il tro moyen, dans sa miséricorde, de me faire souffrir de quel manière pour compenser.

Battez-vous donc, mon fils, et de votre mieux. votre belle humeur continue d'égaler votre vaillance. S gez aux preux sans tache qui furent vos ancêtres. Qu vous reviendrez, mon beau René, je vous conduirai a fierté dans la galerie où sont les portraits de votre fam et là, devant les hauts cadres dorés où sourient noblem vos aïeux, je dirai: "Ancêtres, regardez tous votre pe fils qui revient de la guerre. Admirez sur son cœur coule votre sang l'étoile des braves gagnée au champ d'h neur". Et ils te regarderont, ils t'admireront, et le regards limpides, profonds et chevaleresques te dire " C'est bien, nous sommes contents ".

Et moi, mon fils chéri, quand viendra cet heureux

tant, j'ai peur que le bon Dieu ne me punisse, car je sais que je vais devenir plus que jamais, follement orgueilleuse d'être Française et d'être votre mère.

Je vous embrasse mon cher enfant, de tout mon amour.

Votre mère,

HÉLÈNE,

Comtesse de Grandmont.

RENÉ (*les yeux mouillés de larmes*). — La sainte femme! Comme elle m'aime! et comme elle aime la France! Que de souffrances cachées, que d'abnégation je devine sous l'héroïque fierté de ces mots de tendresse! Pauvre chère maman! Comme je m'en veux de n'avoir pas su la chérir, la vénérer au temps où je n'avais que cela à faire! Misérable que j'ai été! Mais n'importe, Jacques, quelle Française!

JACQUES (*ému, lui aussi*). — Et quelle chrétienne, René! Comme elle sacrifie simplement, héroïquement son cœur et sa vie au salut de son pays! Et comme elle sait prier le bon Dieu ! Ah ! mon cher René, rappelle-toi ce soir d'avant notre départ, à Québec, où nous parlions tous deux de l'âme française. Je te disais, tu t'en souviens, que le vrai son de l'âme française, c'est le murmure divin de la prière! Ecoute-le aujourd'hui, ce murmure divin de ta race, qui monte mélodieusement, ardemment du cœur de ta sainte mère ! Admire ici, mon René, la splendeur totale, l'éclat immuable de l'âme française!

RENÉ. — Dieu est bien bon de l'aider ainsi à supporter son épreuve. Je crois que la foi est nécessaire pour les épouses, pour les mères surtout! Elles ont tant besoin d'une confiance qui soit en même temps une espérance! Sans cela, combien d'entre elles souffriraient trop, les pauvres malheureuses !

JACQUES. — La foi est nécessaire pour tous, René. Q
que tu puisses penser de son origine et de sa nature, la
c'est au moins le bonheur de ceux qui n'en ont point d'a
ici-bas, c'est le réconfort de ceux pour qui la route a t
de pierres, trop d'épines, trop d'ornières. La foi, c'es
fleur providentielle qui germe dans les âmes tristes et m
tries par la vie et y dépose avec la grâce de la prière
principe d'un épanouissement glorieux dans une autre
trie où la souffrance n'aura plus de place.

RENÉ. — Jacques, je voudrais dire les paroles que
prononces. Elles sont belles et grandes comme ton â
Mais tu fais luire devant moi des lueurs mystérieuses
mes pauvres yeux ne distinguent encore rien de pré
rien d'arrêté.

C'est comme si tu me racontais un beau rêve et que j
saierais en vain à le refaire pour y goûter le même bonh
que toi. On ne refait jamais un beau rêve, Jacques,
pour ma part, un peu malgré moi, je n'ai jamais pu
laisser prendre aux charmes de ce qui me paraît toujo
un grand Rêve.

JACQUES (*à part, priant*). — Seigneur, Seigneur! ne tar
plus à illuminer cette belle âme de vos sublimes clartés

A René, en dépliant sa lettre à lui.

Veux-tu savoir maintenant ce que m'écrit ma ch
Henriette ?

RENÉ. — Lis, lis, mon ami, cela me rend si heureux d'
tendre parler d'aussi nobles cœurs.

JACQUES (*lit.*)

Henriette Vaudreuil à son mari le capitaine Jacq
audreuil, en France,

Mon cher mari,

Je t'écris auprès du berceau de notre petite Yvonne qui est un peu souffrante ces jours-ci. Pauvre chérie ! On dirait que ton absence la fait dépérir. Souvent, la nuit, dans ses insomnies qui m'inquiètent et m'angoissent, elle répète à travers ses larmes: "Papa, Papa", comme si elle comprenait, elle aussi, que tu es en plein péril là-bas, dans la tranchée, en face des Allemands et de leurs affreuses machines de mort. Dans ces moments-là, mon pauvre Jacques, si tu savais ce que je ressens ? Il me semble que les pleurs de ce cher ange sont pour moi un avertissement et qu'à l'instant où ton nom s'échappe de ses lèvres, tu tombes blessé, tué peut-être, là-bas, tout seul, si loin de nous, et que c'est fini, que nous ne te reverrons jamais.

Ah! Jacques, pardonne-moi, mais vois-tu, pour nous autres femmes, par-dessus le devoir, par-dessus la patrie, par-dessus tout, nous plaçons l'objet de notre amour, puisque l'amour est toute notre raison d'être, toute notre vie ! Comme je la maudis parfois, cette guerre qui t'a enlevé à moi et emporté si loin de ma tendresse!

Mais le jour vient peu à peu, la petite se rendort et je m'assoupis. Quand je rouvre les yeux, le soleil baigne notre chambre de ses rayons joyeux qui versent un peu d'espérance jusque dans mon cœur désolé.

Alors je me reprends à vivre, je me reproche ma faiblesse. Je me dis qu'en allant au secours de la France, tu as fait noblement, héroïquement ton devoir, tu as été le digne fils de tes fiers ancêtres et que le bon Dieu nous récompensera tous, même en cette vie, à cause de ta belle conduite.

Et je le prie tant pour toi, le bon Dieu, qu'il te ramènera

avant longtemps, j'en ai la ferme confiance, sain et s
auprès de nous. Cette fois, par exemple, mon Jacq
tu ne partiras plus jamais dis ?

Tu resteras toujours, toujours, prisonnier de notre am
Veux-tu ? J'ai fait baiser cette feuille par ta petite Yvon
Cela te portera bonheur. Et moi, mon Jacques, j'ai taché
te même page de mes larmes. Tu ne m'en veux pas, je t'ai

Dans un baiser, je t'envoie mon cœur. Place-le sur le t
et tu verras que les balles des Allemands ne pourront rien c
tre toi. Ce sera ton talisman d'amour.

Ta femme qui t'aime de toute sa vie

HENRIETTE

Quand Jacques termine, la voix brisée par un sanglot, R
l'attire fraternellement dans ses bras.

RENÉ (*très ému*). — Pauvre ami ! ton sacrifice est m
fois au-dessus du mien. Que tu es grand, mon Jacques, et q
je suis petit ! Quel cœur d'or tu possèdes là-bas, en terre ca
dienne ! Et cette chère petite fillette qui s'ennuie de son pa
Ne sois pas triste, mon ami. Dieu te les rendra bientôt

JACQUES (*les yeux perdus dans une vision*). — Que Sa
lonté sainte soit faite ! (*Vigoureuse étreinte...*)

Soudain, à ce moment, les blessés par groupe de deux ou tr
se traînant péniblement avec leurs cannes et leurs béquilles, f
en grande hâte, avec fracas, irruption dans la salle. Ils parl
tous ensemble.

—

SCÈNE QUATRIÈME.

JACQUES, RENÉ, LES BLESSÉS.

1er BLESSÉ. — Il s'en vient, vous dis-je.
2ème BLESSÉ. — Il est seul avec le directeur de l'hôpit

Ils achèvent la visite des lits. C'est ici que doit se terminer la promenade.

René (*au premier blessé*). — Mais, mon ami, quelle est donc cette visite qui nous arrive de façon si inattendue ?

1er Blessé (*tout d'une traite*). — Comment ! vous ne savez pas, mon commandant ? Mais le médecin en chef est venu nous rejoindre à la cour de récréation et nous a demandé de nous rendre ici en toute hâte, que le général de Castelnau, l'illustre général de Castelnau en personne, allait venir nous serrer la main.

René (*très surpris*). — Comment ! le général de Castelnau ici aujourd'hui ?

Jacques (*étonné lui aussi*). — C'est ce qui peut s'appeler de la " grande " visite, comme nous disons au Canada.

Tumulte de conversations.—Tout à coup des "Chut" "Chut" "Les voici".—*La porte de côté s'ouvre et le général de Castelnau en tenue de campagne entre, accompagné du directeur de l'hôpital et d'une couple d'officiers d'état-major.*

Tous se lèvent debout, tant bien que mal, et font le salut militaire. L'orchestre en sourdine joue " La Marseillaise "

SCÈNE CINQUIÈME.

Les Mêmes, Le Général de Castelnau, Le Directeur de l'hôpital, Officiers, etc.,

Le Directeur de l'hôpital (*au général*). — Permettez-moi, général, de vous présenter l'hommage de nos valeureux convalescents, de nos glorieux mutilés.

Votre visite, général, est pour eux un grand honneur en même temps qu'un puissant réconfort.

Ceux d'entre eux qui vont bientôt retourner au front emporteront le souvenir comme un gage de victoire. Et ce qui doivent rester, en garderont la mémoire comme un ado cissement exquis pour les heures moroses.

Le Général de Castelnau. — Soldats, je suis heure de vous adresser au nom de la Patrie un cordial salut. V tre conduite fait l'étonnement et l'admiration du monde e tier. Vos ennemis eux-mêmes rendent hommage à votre v leur. Soldats, je vous dis que la France est fière de vous. P ma voix, elle vous remercie et elle vous promet pour bient la victoire admirable, grandiose, décisive, qui délivrera France et lui rendra le prestige qu'elle eut jadis. Soldats France, mes amis, mes frères, vous êtes grands ! Gloire vous et vive la France! (*Tous, agitant chapeaux, gants et mo choirs*) — Vive la France ! Vive le général de Castelnau

Le Général. — Maintenant, soldats, je vais donner consécration de la Gloire à deux de vos frères d'armes do les hauts faits et la bravoure extraordinaire méritent d'ê spécialement reconnus par la Patrie.

(*Se tournant vers un des officiers qui l'accompagnent.*) —Co nel, veuillez donc lire le décret que vous avez entre les mai

Le Colonel (*Il avance un pas*).— A vos ordres, mon gén ral ! (*Il sort une feuille de papier pliée en quatre de la poche son dolman, la déplie et lit avec l'accent bref des militaires*) P décret spécial du Président de la République Française, s recommandation du généralissime des armées de la Répub que :

Sont faits chevaliers de la Légion d'Honneur :

Le Commandant Comte René de Grandmont, du 39èm régiment, 3ème bataillon des Zouaves.

Le Capitaine Jacques Vaudreuil, de Québec, Canada, 2ème bataillon, 1ère compagnie de la Légion Etrangère.

Vive la France ! Honneur aux Braves !

Les deux officiers décorés restent muets de surprise, d'émotion et de bonheur. Les assistants se mettent à les acclamer bruyamment.

Sur un signe du colonel, ils s'avancent au-devant du général, et ils prennent l'attitude règlementaire.

Le général prend les croix des mains du colonel et les épingle sur la poitrine de René et sur celle de Jacques. Il leur donne à chacun l'accolade. — Pendant ce temps, l'orchestre joue de nouveau en sourdine La Marseillaise.

Le Général (*au commandant*). — Commandant, je vous félicite. Vous êtes digne du grand nom que vous portez.

René (*balbutiant*).— Merci, mon général, j'ai fait ce qu'ont fait tous les autres. (*à part*) Mon Dieu, je vous remercie pour ma mère !

Le Général (*au capitaine*). — Capitaine, la France vous est reconnaissante d'être venu de si loin pour la défendre. Fils du Canada, vous êtes un digne fils de la France.

Jacques (*très ému, lui aussi, mais la voix plus assurée*).—Général, la France est pour nous comme la mer pour les matelots. Elle nous attire sans cesse, et nous ne pouvons jamais la remercier assez quand elle veut bien nous appeler à mourir pour elle.

Le Général (*ému*). — C'est bien, mon ami, (*avec élan*) O France! avec de tels enfants, il faut bien que tu sois immortelle !

Maintenant, mes amis, je dois vous quitter. Permettez-moi de vous serrer la main en vous disant à tous et à chacun un cordial " Au revoir ". (*Tous les blessés se pressent autour de lui. Le général distribue à la ronde de vigoureuses poignées de main. Lorsqu'il a fini, dans un geste large, se retournant avant de sortir*) :

" Au revoir, mes amis, vive la France ! "

(*Tous, avec une expression indicible d'énergie, d'enthousiasm et d'amour*).— Vive la France !

Le général sort avec ses compagnons escorté de tous les bles sés qui le suivent clopin-clopant.

Jacques et René les regardent lentement défiler et quand le derniers sont disparus, ils tombent dans les bras l'un de l'autre écrasés de bonheur.

JACQUES ET RENÉ (*Ensemble*)—Ah! France ! Comm c'est bon de t'aimer !

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

LES TRANCHÉES

Une section de tranchée de première ligne, quelque part en France, occupée par la compagnie du capitaine Jacque Vaudreuil. Attirail de combat. Ustensiles de cuisine. De fauteuils plus que rustiques, des bancs de terre battue, des divans de boue séchée.

De nombreux soldats sont au repos. Au fond, une sentinelle passe et repasse à intervalles réguliers. On est dans une période de calme absolu. L'ennemi ne donne pas signe de vie. Quelques officiers sont mêlés aux soldats. C'est le jour où l'on fête dans toute l'armée l'anniversaire de la miraculeuse victoire de la Marne.

SCÈNE PREMIÈRE

Officiers, soldats

Au lever du rideau, avant même qu'il monte, quelques-uns des soldats en scène chantent :

“Le chant du départ” de Chénier

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats !

Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil ;
Le peuple souverain s'avance,
Tyrans, descendez au cercueil !

Tous en chœur
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons mourir
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir !

Un Soldat (*couché de tout son long, aux chanteurs*). — Dites donc, les vieux, on voit que vous avez bien dîné. Vous avez la digestion musicale, pas vrai ?

Un des Chanteurs.— Tu as encore mieux dîné que nous, toi, l'ami, à ce que je vois, car tu n'as pas même la force de bouger de ton coin. Il faudrait une bonne petite attaque de nos aimables vis-à-vis pour rétablir la circulation dans ton système.

Le Soldat interpellé. — Ah ! par exemple, si ces

gaillards-là s'avisent de venir troubler tant soit peu les respectables opérations de mon estomac, je leur promets qu'ils auront de mes nouvelles. (*Il caresse légèrement la baïonnette qui pend à son côté*). Pas vrai, Rosalie, qu'on leur chanterait tous les deux un petit air de bonne façon ?

Un autre Soldat. — Paraît aussi qu'on va avoir du théâtre aujourd'hui. Je viens d'apprendre que le lieutenant de la Ferlandière a fait des vers et que des camarades vont nous les dire tout à l'heure !

Un autre Soldat. — Ça, si c'est vrai, ça va être du grand chic ! En voilà une journée qui va nous remettre d'aplomb pour longtemps !

Un autre — En attendant, moi je proposerais une petite chanson en guise d'ouverture. Allons, messeigneurs, qui se dévoue ?

Le Sergent Lebreton.— J'en sais bien une, moi, mais je crains qu'elle ne soit pas de votre goût, mes enfants.

Tous. — Sergent LeBreton, Sergent LeBreton, vite, ditesnous votre chanson !

Le Sergent.— Allons, je veux bien. (*Il se lève de sa place et s'en vient au milieu de la scène.*) Attention, je commence. (*Il chante :*)

Sur le chemin de Paris.

(Chansonnette)

(*Air : Sur le chemin de Bagnolet*)

Sur le grand chemin de Paris
Si joli,
Les Boches s'en allaient gaiement
Gaz au vent,

Chantant la ruine des Français
A jamais.
Lorsqu'ils aperçurent soudain
Pas bien loin
" L'pèr Joffre " qui les regardait
Et souriait.
Von Kluck de sa plus belle voix
Dit : " Ma foi "
Comme il n'a pas l'air d'aimer ça
D'nous voir là,
Un instant, j'vas lui demander
Pour passer.

REFRAIN :

J'vous en prie, laissez-nous passer
Cher monsieur Joffre !
Et n'allez pas nous retarder
Bon monsieur Joffre !
A Paris nous allons dîner
Et je vous offre
D'vous régaler
A bon marché,
Cher monsieur Joffre !

II

Alors " l'pèr Joffre " bon garçon
Dit: Fiston.
Te voilà loin de ta maman
Mon enfant.

Tu finiras par t'égarer
A marcher.
Pourquoi laisse-t-on les bambins
Dans les chemins ?
Ecoute-moi bien, mon petit,
Tourne ici.
Il est temps, tes petits soldats
Sont bien las.
Tu sais qu'ils n'ont ni déjeûné
Ni dîné.
Allez vite souper chez vous,
Pauvres fous !

REFRAIN :

Pour aller sur le ch'min d'Paris
Faridondaine !
Vous êtes tous bien trop petits,
Laridondaine !
Allons, sautez la Marne ici,
Et ici l'Aisne !
Soyez gentils,
Et vite au lit,
V'là Croq'mitaine ! ! !

III

Mais le Prusco s'est entêté
A passer
Et le " bon Joffre " s'est fâché,
Ç'a marché.

Il est très doux pour les enfants,
          Mais pourtant
Avec lui faut pas rouspéter
          Ni flancher,
Car il vous refroidit les sangs
          En peu de temps.
Quand il dit " non, " on ne dit pas " oui,"
          Sapristi !
Les Boches ne l'oublieront pas,
          J'vous dis qu'ça.
Ils n'oseront plus nous montrer
          Q'l'aut' côté.

REFRAIN :

Chantons le refrain des Poilus,
     Faridondaine
Pour sûr nous n'les r'verrons plus,
     Laridondaine !
Nous les avons si bien reçus,
     Faridondaine
Q'ceux qui sont v'nus
     S'en iront plus,
     Laridondaine !

Tumulte de bravos et d'acclamations. On entoure le sergent Le Breton pour le féliciter.

UN AUTRE SOLDAT (*arrivant*). — Messieurs, je vous annonce que la représentation dramatique va commencer bientôt. En ce moment, les acteurs sont à se grimer dans le boyau de refuge à droite. Quelques instants encore et tout va être prêt.

TOUS. (*Ils parlent tous ensemble*) — Bravo ! Bravo ! Vive la Revue ! Qu'elle s'amène vite, vite. Tout le monde en place, au paradis !

UN LOUSTIC (*montrant du doigt dans la direction de la tranchée allemande*). — C'est égal, pour une fois, le paradis aura rudement voisiné avec l'enfer. (*Rires*).

Jacques entre en scène à ce moment. Tous se lèvent respectueusement et font le salut militaire.

SCÈNE DEUXIÈME

JACQUES, LES MÊMES

JACQUES. — Bonjour, mes enfants, ça va ?

TOUS. — A merveille, capitaine.

JACQUES (*avec bonne humeur*). — J'apprends qu'il y a matinée aujourd'hui au théâtre national des tranchées. Peut-on assister ?

TOUS. — Oui ! Oui ! capitaine. (*Des soldats lui avancent un fauteuil boiteux. Il s'assied en remerciant*).

JACQUES. — Merci, mes bons amis ! Quelle belle journée ! Quel réconfortant souvenir ! Comme nous devons remercier la Providence de nous avoir conservés jusqu'à ce jour. Tant de nos pauvres camarades ne sont plus là pour fêter avec nous l'anniversaire glorieux du jour où avons vu enfin se lever sur nos plaines sanglantes l'aurore de la définitive revanche. (*Mouvements d'émotion, larmes fugitives, vite essuyées.*)

UN SERGENT. — Vous avez mille fois raison, mon capitaine, et tous tant que nous sommes, nous devons une fière chandelle à Notre-Dame qui nous a si bien préservés des

maléfices de ces affreux diables de Boches. Qu'elle continue seulement à veiller sur nous et pour ma part j'irai à pied en pèlerinage à son sanctuaire de Lourdes aussitôt la guerre finie.

JACQUES. — C'est une noble pensée, sergent, et je suis sûr que la Vierge vous assistera maternellement jusqu'au bout comme elle l'a fait jusqu'à présent. Fiez-vous à elle qui n'a jamais abandonné personne de nous autres, pauvres pécheurs.

PLUSIEURS VOIX. — Très bien, capitaine ! Que Dieu nous garde et que la Vierge nous protège!

UNE VOIX (*de la coulisse*). — Messieurs, le spectacle est prêt. Peut-on commencer, mon capitaine!

JACQUES (*joyeusement*). — Allez-y, les amis. Attention ! tout le monde à son poste ! En avant, la Revue ! Et, s'il vous plaît, qu'on parle fort pour les sentinelles !

TOUS LES SOLDATS (*ravis*). — Vive le Capitaine !

LA REVUE

LE DÉFILÉ

INDICATIONS

Les soldats se rangent des deux côtés de la scène. Jacques demeure à gauche, toujours sur son fauteuil. Le milieu reste libre pour les acteurs. Ces derniers entrent par la droite.

Le lieutenant de la Ferlandière paraît et déclame le sonnet-prologue :

" Ce n'est pas une pièce, et vous le comprenez."

On l'applaudit bruyamment, il salue et disparaît.

Alors paraît un Boche, énorme, suant, soufflant, tout en sabre, en bottes et en ventre. Ses gestes ont la lourdeur et la gaucherie caractéristiques de la race. Prenant une pose avantageuse, il dit :

" Quoi, nous mériterions ce vilain nom de Boches ? ".

Il va, il va, jusqu'au milieu du derniers vers où alors il s'en va mais d'une manière tout-à-fait inattendue pour lui, chassé à grands renforts de coup de pied, quelque part... en bas, par le troupier français qui fait à ce moment irruption sur la scène.

Le pioupiou reconduit magistralement son prédécesseur jusque dans la coulisse, puis il revient à la course et le képi un peu de travers sur la tête, essoufflé, fièvreux, furieux, ardent, il clame les petits vers cinglants :

" Non, Dieu n'a pas maudit la France ? "

Des hurlements d'enthousiasme accueillent la fin du morceau. Le pioupiou disparaît après de grands saluts, moitié sérieux, moitié comiques. Au bout d'un instant, il revient accompagné d'un soldat belge, maigre, hâve, décharné, mais gardant sur sa noble figure le reflet de l'indomptable fierté de sa race.

Le petit soldat français présente son compagnon en disant aux spectateurs :

" Camarades, debout, j'amène la Belgique ! '

Tous se lèvent, Jacques comme les autres, et applaudissent l'héroïque représentant de l'honneur du monde.

Le Belge d'une voix un peu brisée mais ferme et qui s'enfle et s'enflamme bientôt, récite " l'ode à la Belgique : "

" C'était un souvenir antique. "

De longues acclamations émues remercient l'acteur qui salue et s'en retourne, laissant aux assistants le souvenir doux

et poignant de sa belle figure infiniment mélancolique, mais infiniment fière.

Nouvelle entrée du petit pioupiou au côté duquel se profile la silhouette haute et fière d'un soldat anglais.

Le pioupiou présente : " Mes amis, voici le représentant de la grande Angleterre. (*Applaudissements.*) *L'Anglais salue et déclame, correctement, avec la dignité froide de sa race :*

" Sitôt qu'il devint évident."

On fait un chaud accueil à la poésie de l'Anglais qui salue encore une fois et s'en retourne, toujours impassible et tranquille.

C'est encore le petit troupier français qui revient conduisant en scène, cette fois, un soldat Canadien, qu'il introduit par ces simples mots :

" Notre frère du Canada. "

Le Canadien, chaudement accueilli, déclame avec modestie et sincérité :

" Tout simplement, sans nulle pose. "

Des acclamations frénétiques auxquelles se mêlent des cris de " Vive le capitaine ", *font un vibrant et bruyant écho à ces petits vers, Jacques, ému, remercie du geste et du sourire.*

Alors tous les acteurs, y compris le Boche, toujours bousculé par son terrible censeur, le pioupiou parisien, reviennent en scène et dans l'ordre indiqué, avec les sentiments qui leur sont propres, déclament le rondeau final de la pièce :

" Guerriers, sur nous la Gloire ouvre ses ailes. "

Et c'est toute la Revue.

Sous un tonnerre d'applaudissements et de fracas, après des saluts répétés, les acteurs s'en retournent à leurs loges dans le boyau de refuge.

Mais les soldats appellent à grands cris : " l'Auteur, l'Auteur ? " *et le lieutenant de la Ferlandière, rougissant de con-*

fusion, est obligé, bien à regret, de venir sur la scène recevoir l'oration que lui mérite son grand succès poétique.

Le défilé.

Sonnet Liminaire.

Ce n'est pas une pi ce, et vous le comprenez.
Ce sont de mauvais vers, veuillez les excuser.
Quand on est sur la Somme, on ne fait pas de drame
Car les boulets pruscos pourraient fausser la trame.

Vous verrez devant vous, simplement défiler,
Quelques êtres vivants que vous reconnaî rez.
Ces êtres vont parler et dévoiler leur âme :
A côté de la boue brillera de la flamme.

Pour nos acteurs, amis, soyez bien indulgents,
Car ils peuvent mourir avant qu'il soit longtemps,
Et s'ils tombaient demain, pour notre délivrance,

A votre tour alors, il vous faudrait jouer.
Un dernier mot, enfin, avant de commencer :
Si vous aimez l'auteur, criez : " Vive la France ! "

Le Boche.

Quoi, nous mériterions ce vilain nom de Boches
Et nous aurions le cœur aussi dur que les roches !
Nous, les géants Prussiens, nous les lions Allemands,
Des burgraves anciens valeureux descendants !
Nous serions des démons, nous serions des Barbares

Nous, les derniers des preux nous serions des Tartares !
Nous qui sommes si bons, nous qui sommes si doux,
Que " Notre Providence " est partout avec nous ! ! !
Notre cœur est si pur et en si belle place :
Nous avons démontré qu'il n'était pas de glace.
Si nous avons parfois, pour passer notre temps,
Rudoyé des vieillards, égorgé des enfants,
Profané des vierges, détruit des ambulances,
Transpercé des prêtres à grands coups de nos lances,
Pillé de vieux châteaux, rasé quelques cités,
Peut-être supprimé des Universités,
Enfin, par-ci, par-là, commis quelques larcins,
On ne saurait pour sûr nous traiter d'assassins.
On devrait bien plutôt nous rendre mille grâces
Du bien que nous faisons aux vieilles nations lasses.
Car notre seul désir, toute notre ambition,
C'est de renouveler la civilisation.
Nous suivons " Notre Dieu, " c'est lui qui nous commande
D'implanter ici-bas la " Kulture Allemande. "
Il a maudit la Fr. . . .

LE PETIT SOLDAT FRANÇAIS.

Non, Dieu n'a pas maudit la France,
Lourd Allemand bouffi d'orgueil,
Et bientôt ta vaine jactance
Dormira son dernier sommeil.

Tu peux célébrer notre ruine,
Tu peux crier, tu peux hurler,
Bientôt, va, la bonté divine,
Va te réduire et t'écraser.

Tu nous as sali notre terre,
Tu l'as souillée de tes guerriers,
Mais cette fois, c'est la dernière,
Tu n'y remettras plus les pieds.

Puisqu'il faut mettre une barrière
Bien solide pour t'arrêter,
Nous allons changer la frontière
Et tu ne pourras plus passer.

Notre Lorraine et notre Alsace,
Elles vont enfin nous revenir !
C'est le réveil de notre race,
C'est le baiser de l'avenir !

France, tu reprendras ta course
Vers l'Idéal, vers la Beauté,
Et tu redeviendras la source
Qui verse au monde la Liberté !

Mais cette fois, ma douce France !
Tu te garderas d'oublier
L'artisan de ta délivrance
O ma France, tu sauras prier !

On le rappelle à grand cris : " Ohé! le Parisien ! Vive le Parisien! Bis ! Encore ! Il s'est fâché pour vrai, vous savez! Il est épatant!"

Le Parisien revient. On lui fait fête. Encore sous le coup de la scène précédente, il dit avec une extraordinaire variété de sentiments, d'intonations, de gestes et d'attitudes le monologue suivant qui pourrait s'intituler :

" La mort du sourire "

ou encore

" Le nouveau Parisien "

—Oui, mes amis, je me suis fâché pour vrai, j'ai vu rouge et j'ai failli faire un mauvais parti à cet excellent Julot qui se plaint dans la coulisse que je l'ai trop bousculé.

Oui, je me suis fâché, moi le Parisien, le blagueur, le merle siffleur, le blasé, le sceptique, l'ennemi de toute émotion profonde, le contempteur de tout enthousiasme sincère, je me suis fâché. J'avais désappris également le rire et la colère. Je les avais remplacés par le *sourire*. Le sourire me tenait lieu de tout. Il était sur le point de devenir ma vie ou plutôt ma mort. Devant tous les spectacles du monde, (et il n'y a qu'à Paris, où on les voit bien) devant toutes les beautés comme devant toutes les horreurs, devant toutes les grandeurs comme devant toutes les hontes, devant toutes les gloires comme devant tous les déshonneurs, devant toutes les vertus comme devant tous les vices, devant l'amitié comme devant la trahison, devant l'amour comme devant la haine, et parfois même (malheureux que je fus!) devant le mot de Patrie, je souriais, je souriais, je souriais.

Et mon sourire blafard, morbide, sinistre, allait, allait, s'étendait sur l'Univers, bave empoisonnée brûlant les cœurs, corrodant les intelligences, stérilisant les âmes.

Que de victimes il a faites, que d'assassinats il a perpétrés, que de chutes il a provoquées, mon sourire, mon sourire de Paris !

Bref, j'achevais de mourir sous la piqûre infâme de ce poignard maudit quand la guerre est venue.

La guerre, la guerre, le grand choc, le bouleversement universel où tout s'est transfiguré, renouvelé, éclairé.

La guerre, elle m'a surpris un soir d'été, sur le boulevard, où je m'en allais au hasard, sifflotant une stupide rengaîne de café-concert.

Devant les clairons qui passaient en sonnant une fanfare éclatante, je me suis arrêté. J'ai regardé défiler les soldats, sombres, résolus, menaçants, et je me suis aperçu que le sourire se figeait sur mes lèvres.

Et quand a paru le drapeau dont les plis soyeux c aquaient étrangement sous le vent d'orage de cette nuit tragique, j'ai enlevé ma casquette et j'ai baissé très bas la tête, honteux, misérable, atterré.

En un instant j'ai compris tout ce que ma vie avait de frivole, d'inutile, de néfaste, j'ai pris conscience de ma démence et de ma méchanceté.

J'ai senti que je ne demeurerais pas longtemps à Paris.

Les camelots de mes amis me donnaient la primeur des événements mémorables qui se précipitaient. Je connus tout de suite les horreurs de la Belgique, les angoissantes péripéties de la marche sur Paris.

Au bout d'un mois j'étais au front avec les autres. Ah ! Dieu, ce que j'ai voyagé ! Moi qui n'avais jamais bougé du trottoir, dire que j'ai visité jusque dans leurs moindres détails les rives de la Marne, de l'Aisne et de l'Yser !

Savez-vous bien que ces rivières sont beaucoup plus considérables qu'on le croit ! Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait y loger tant d'Allemands ! Et il restait encore de la place.

Ensuite, j'aurais bien continué cette course au grand air. Il n'y a rien de tel pour fouetter l'appétit et remettre d'aplomb un estomac délabré.

Mais ces imbéciles de Boches se sont avisés de commencer à jouer à cache-cache sous terre. Idiots, va ! Si vous vous

figurez que c'est avec ces manigances-là que vous allez embêter un Parisien, vous serez refaits, mes maîtres, c'est moi qui vous en préviens.

On y mettra le temps, s'il le faut, mais vous y passerez tous. Comptez-y bien. Qui l'a dit ? C'est Bibi.

Il se tourne à demi vers la tranchée allemande et gesticule abondamment.

— Boches que vous êtes, va ! Mais vous êtes bien trop lourds, bien trop pansus, bien trop moules pour vouloir jouer à la souris ! Un jour ou l'autre nous boucherons les trous et vous resterez pris, oui, mes mignons, pris, pris, pris, Et vous vous noierez tous comme de vilaines bêtes dans l'eau où nous barbotons depuis des mois et des mois pour vous faire plaisir.

Quant à moi, je ne me plains pas, au contraire! Au début, j'ai bien craint un peu pour ma voix dans cette humidité. (*Il essaie sa voix*). Mais bonheur du sort! Ça m'a été propice. Les bains de pieds, il n'y a que ça pour rafraîchir les cordes vocales ! Ainsi, tenez, avant mon séjour ici, je n'avais jamais si bien crié (*il crie*) Vive la France ! Mort aux Boches !

Et ce n'est pas tout. Bien loin de là ! De voir comme ça les copains souffrir sans se plaindre à mes côtés, de les regarder endurer de bon cœur pour la patrie, toutes les avanies, toutes les douleurs, depuis l'absence de coiffeurs jusqu'à et y compris la mort dans des souffrances inouïes, ça m'a fait en dedans (*il montre son cœur*) un effet extraordinaire, imprévu, incomparable. Figurez-vous que ça m'a réappris à pleurer. (*Depuis un instant il pleure. Les larmes inondent ses joues, il s'en aperçoit*). Tiens, je vois que je n'aurais pas eu besoin de vous le dire pour que vous vous en aperceviez. C'est bon ! Vous verrez mieux que je je suis sincère.

Et je sais rire aussi maintenant. Grâce à ma Rosalie, (*il fait le geste d'étreindre sa baïonnette*) je ris aux éclats, je ris de tout mon cœur (*il rit, il rit joyeusement.*) Ah! les bons moments que nous avons quand on danse. (*Il fait le simulacre du combat à la baïonnette.*) C'est tordant ! c'est secouant ! La voilà la bonne gaieté française !

Se tournant vers les tranchées allemandes :

Et dire que c'est à vous, gredins, que je dois ma résurrection! Ma foi, il y a des minutes où je serais presque tenté de vous être reconnaissant.

Mais ça ne dure pas longtemps. La rage me reprend vite. Vous en avez trop fait, bandits. Plus de pardon ! La justice de Dieu vous attend, elle vous guette. Et moi, moi le Parisien, j'y crois maintenant à la justice de Dieu et j'implore humblement sa bonté. (*Il s'arrête soudain et reste ahuri*). Mais au fait c'est moi qui suis le Régisseur et qu'est-ce que je fais donc ici ? Voilà, ma foi, que je récite un monologue en plein milieu de la Revue. (*Il est secoué d'un fol éclat de rire*) Ça, c'est un comble ! (*Il rit*). Ce que l'auteur va m'attraper dans la coulisse. C'est égal, je ne l'aurai pas volé. ((*Il rit, puis se rassurant, confidentiel.*) Un mot avant de me sauver. Un de plus, un de moins, à présent que le mal est fait...

Mesdames, messieurs, je vous confie un gros secret. Aussitôt la guerre finie, sachez que je fonde un théâtre. Vous y serez tous admis à l'œil.

Il s'appellera : " Au Nouveau Parisien ", et il aura pour devise :

" Ici on rit, on pleure "
Le vrai Français,
C'est ça.

(*Il se sauve en riant aux éclats, et la Revue recommence.*)

Stances à la Belgique

C'était un souvenir antique
Qui de tous était respecté
Dans notre vieux monde attristé,
Notre Belgique !

Belle comme une basilique,
Elle voyait dans ses cités
Fleurir les Universités,
Notre Belgique !

Les beaux-arts et la musique
Auréolaient son joyeux front
Et célébraient partout le nom
De la Belgique !

Mais de cette grandeur unique
Le souvenir seul est resté,
Ont-ils respecté ton passé ?
O ma Belgique !

Devant Guillaume le Cynique
Tu ne craignis pas de crier :
" Je vous défends bien de passer."
Fière Belgique !

Sa Majesté, c'était logique,
Ne pouvant te déshonorer
Résolut de t'assassiner,
Pauvre Belgique !

Avec un art tout satanique,
On martyrisa tes enfants,
On dépouilla tes habitants,
O ma Belgique !

La soldatesque germanique
T'enveloppa de sa hideur ;
Tu fus plongée dans la terreur,
Chère Belgique !

Mais ta colère frénétique,
Prussien barbare et sans pitié,
Ne saurait vaincre la fierté
De la Belgique !

Courbe-la sous ton joug inique :
Meurtris-la sous ton pied vainqueur,
Tu n'atteindras jamais le cœur
De la Belgique !

Suivant sa destinée tragique,
Patiemment, elle attend le jour
Où le vrai Dieu aura son tour,
Notre Belgique !

Quand viendra ce jour magnifique,
Le monde entier t'acclamera
Dans un immortel hosanna,
O ma Belgique !

De la gloire le doux cantique
Vers toi, patrie, s'élèvera,
Ton âme se réveillera,
O ma Belgique !

Et l'histoire dans sa chronique
Dira : "Peuples, souvenez-vous
Que la plus grande entre vous tous
C'est la Belgique !

L'ANGLAIS

Sitôt qu'il devint évident
Que l'ambition de l'Allemand
Allait couvrir de feu, de sang,
Toute la terre ;

Sitôt que la guerre éclata,
Que l'affreux rideau se leva,
Les yeux regardèrent là-bas
Vers l'Angleterre.

On attendait la décision
Que prendrait la grande nation
Nommée partout avec raison
La Pacifique.

On savait que bien d'autres voix,
Telles des échos dans les bois,
Répéteraient le mot des rois
De l'Atlantique.

Certes, l'instant fut angoissant,
Mais on n'attendit pas longtemps,
Car les Anglais savent du temps
Le prix unique.

Leurs ministres, leurs députés,
Hommes d'état si réputés,
Se souvenaient tous des traités
De la Belgique.

Londres fit savoir à Berlin,
Sur un ton poliment hautain,
Qu'il avait à changer de train
Et sans manières.

" Messieurs, vous n'aurez qu'un avis.
Si demain il n'est pas suivi,
Vous verrez le Royaume-Uni
Dans vos affaires."

Le lendemain, ça y était.
Pendant que Guillaume enrageait,
L'Angleterre lui embouteillait
Toute sa flotte.

Il est quelques vaisseaux pourtant
Qui allèrent à Héligoland,
Mais on vous les mit en un temps
Tous en compote.

La guerre, amis, suivra son cours,
Fauchant des vies, toujours, toujours,
Mais nous verrons bientôt le jour
De la Victoire.

Et quand refleurira la Paix,
Le lion Anglais, l'aigle Français
Se partageront à jamais
La même Gloire !

LE CANADIEN

Tout simplement, sans nulle pose,
Quand nous avons connu, là-bas,
De la France la sainte cause,
Nous avons fui le Canada.
Nous l'aimons bien, c'est la Patrie,
Mais, France, tu cries : " En avant ! "
Et nous voilà, mère chérie,
Tout simplement !

Nous avons laissé là nos femmes,
Nos enfants, nos bons vieux parents,
Nous avons décroché nos armes
Et rejoint tes beaux régiments.
D'autres continueront les tâches
Que nous avons quittées gaiement :
Autrement, nous serions des lâches
Tout simplement !

Si nous tombons dans les combats,
Qu'on ne plaigne pas notre sort :
C'est le destin des vrais soldats,
C'est la plus glorieuse mort.
Sur notre tombe, ces mots graves ;
" Ici, pour la France, passant,
Des Canadiens sont morts en braves
TOUT SIMPLEMENT !

RONDEAU FINAL DU " DÉFILÉ ".

Le Français :
Guerriers, sur nous la Gloire ouvre ses ailes !
Sonnez, sonnez, clairons de Liberté !
Petits soldats, un rayon de Beauté
Monte vers Dieu de vos âmes fidèles.

Le Boche:
Qoui ! la Victoire irait à ces rebelles !

Le Belge :
Tais-toi, bandit, monstre de lâcheté !
Guerriers, sur nous la Gloire ouvre ses ailes !
Plus de pillage et plus de cruauté !

Le Canadien :
Chantons en chœur nos chansons les plus belles !
Que nos drapeaux tressaillent de fierté !

L'Anglais :
Nations, réveillez-vous, la tempête a cessé !
C'est l'heure des revanches éternelles.

Tous ensemble :

Guerriers, sur nous la Gloire ouvre ses ailes !

JACQUES (*se lève et s'adressant au lieutenant de la Ferlandière*).—Vous maniez le vers aussi bien que l'épée, lieutenant. Toutes mes félicitations.

LE LIEUTENANT (*timide et confus de son succès*). — Merci, mon capitaine, c'est trop de bonté ! Voyez-vous, c'est une maladie qui date de mes années de collège. Je n'ai jamais pu me défendre de griffonner des vers. Je pensais bien qu'avec la guerre ça serait fini pour de bon. Eh bien! figurez-vous que c'est tout le contraire. Depuis que nous sommes en face des Boches, je crois que ma passion a encore augmenté. C'est à désespérer.

JACQUES. — Ne vous frappez pas pour si peu lieutenant. Il n'y a vraiment pas de quoi. Vous avez là un bien joli défaut qui guérira trop vite, vous verrez. En attendant, continuez à aimer les vers comme vous détestez les Boches et tout sera pour le mieux. (*S'adressant à tous les acteurs.*) Mes braves garçons, je vous remercie au nom de tous, de la salutaire et spirituelle distraction que vous venez de nous donner. Nous avons fort goûté les personnages de votre défilé, le Boche y compris. Se distraire devant la mort, voilà qui est très chic et très français ! Merci de nous l'avoir si gentiment rappelé.

A ce moment une détonation, puis une autre, suivies de toute une fusillade, puis de toute une canonnade se font entendre. Jusqu'à la chute du rideau, à part les intervalles nécessaires aux répliques, le fracas ne cessera pas.

LE CAPITAINE (*amusé*). — Tiens, un Boche qui nettoie son ustensile. Tiens, un autre !

UNE SENTINELLE (*accourant de la gauche*). — Capitaine,

c'est une attaque, on vient de faire sauter deux mines. L'infanterie boche se prépare à sortir. Nous allons avoir un assaut !

JACQUES (*redevenu en un clin d'œil l'officier plein de sang-froid et de décision qu'il est*).—Je vais voir ce que c'est. Lieutenants, faites former les pelotons, que tout le monde regagne son poste. Et qu'on attende mes ordres !

LES DEUX LIEUTENANTS. — Bien, capitaine.

Jacques va pour sortir, lorsque le colonel paraît suivi d'un officier d'ordonnance. Tous s'arrêtent et font le salut militaire.

LE COLONEL. — Capitaine, nous voilà avec une attaque furieuse et inattendue sur les bras. Pouvez-vous tenir une demi-heure ici ? Il faut préparer la tranchée de seconde ligne pour la défense et faire avancer les renforts. Une demi-heure, voilà tout ce qu'il faut. Vous êtes prêt ?

JACQUES (*simplement*). — Nous tiendrons, colonel.

LE COLONEL (*lui serrant la main à la broyer*). — Merci, capitaine. (*Aux soldats*) Adieu les gars ! Adieu! Et merci pour la France ! (*Il sort rapidement pour cacher l'émotion qui fait légèrement trembler sa voix.*)

TOUS (*avec élan*). — " Vive la France ! "

JACQUES (*tirant son épée, sort à gauche suivi des lieutenants et des soldats. On l'entend crier dans la coulisse.*)— Lieutenants, faites lançer les grenades. Hardi, soldats ! Feux de pelotons ! Allez-y, mes enfants, c'est pour la France ! (*La bataille fait rage*).

Il ne reste en scène que quelques soldats sous la conduite d'un sergent. Obscurité, éclairs.

Une des sentinelles regardant dans la direction du combat :

" Tiens, les Boches donnent l'assaut. Et ils sont en nombre. Ah ! les gueux !.... Ils envahissent la tranchée !

Une mine qui saute ! Ah ! les brigands ! Ils ont tué le lieutenant de la Ferlandière. Pauvres camarades! Ah ! je vous rendrai bien ça, canailles ! Va ! (*Cris, tumulte, détonations*).

Soudain dans le lointain, puis se rapprochant graduellement, et faisant écho au vacarme de la bataille, on entend des cris de joie, des hourrahs, le son d'une fanfare jouant une entraînante " Marseillaise ". On distingue " Les Zouaves ! Vive les Zouaves! Mort aux Boches!" *Les soldats en scène applaudissent:* Ah ! les Zouaves ! Bravo ! Ce qu'ils vont en attraper une râclée, les petits Boches ! Tapez dans le tas. Ecrasez la vermine ! Hardi! les amis ! Hardi ! " etc...

A ce moment entrent en scène : à droite René de Grandmont avec une ordonnance, à gauche, Jacques Vaudreuil.

Peu à peu les acclamations l'emportent sur le tapage qui diminue et s'éloigne par degrés.

Les deux amis s'aperçoivent.

Jacques.— Ah ! René !

René. — Jacques ! Quel bonheur !

Ils s'élancent l'un vers l'autre et vont s'étreindre. A ce moment une violente détonation à droite et Jacques s'affaisse dans les bras de René stupéfait et désespéré.

Jacques (*mourant*). —Un aumônier ! Un aumônier !

René (*affolé*). — Un prêtre ! Un prêtre !

Un soldat (*sortant de la coulisse*). — Me voici, capitaine.

Jacques (*Il a la voix coupée de spasmes et parle péniblement*).—Mon père... bénissez-moi... j'ai beaucoup péché.

Le Prêtre-soldat. (*Il lève la main sur Jacques et traçant en l'air le signe de la Croix, dit d'une voix émue*)—Ame chrétienne, âme française, montez au Ciel !

Jacques (*mourant, de plus en plus faible*). — Merci, mon père... (*A René qui le soutient toujours et dont la figure*

est l'image du désespoir) René... ne pleure pas... Adieu... Tu... viendras me retrouver... pas maintenant, mais bientôt, au ciel... je le sais à présent... Adieu... Au revoir... René... dis... avec moi... veux-tu ?... Mon Dieu... je vous...

René (*subjugué, anéanti, répète*) — Mon Dieu, je vous...

Jacques. — Mon Dieu, je vous re... (*Il se raidit dans un dernier spasme et meurt. Son corps se détend dans les bras de René qui le dépose à terre et tombe sanglotant sur lui. Mais soudain, presqu'au même moment, il se relève et d'une voix vibrante de douleur, d'une douleur bienfaisante, cependant...*)

René. — O Jacques, je vais la finir, ta prière !... (*Il se met à genoux, et penché sur Jacques, les mains jointes, il prie de toute son âme française*)—" Mon Dieu, je vous retrouve dans l'âme de ce héros ! "

Et il retombe anéanti sur le cadavre de Jacques.

Au loin, le tumulte de la victoire va grandissant. On entend des appels joyeux, des cris de triomphe, des vivats et finalement une " Marseillaise " éclate, entraînante, irrésistible, clamée à plein gosier par les soldats vainqueurs. Et le rideau tombe sur cette scène d'épopée, grande comme les grands vers de l'immortel hymne de guerre :

" Allons enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé ! "

FIN

Québec, septembre 1915—février 1916.